

ment dissimulée par les poils de la moustache, cette physionomie manquait de franchise. L'œil hypocrite et indécis errait sans cesse sous les paupières baissées, et ne se fixait jamais sur une personne ou un objet qu'avec une hésitation visible.

Le comte était mince et de taille élevée, mais ses membres étaient grêles et disparaissaient presque dans les vêtements flottants qui les recouvraient. Il avait un tempérament nerveux, un teint bilieux, une apparence chétive, et cependant il n'avait jamais été malade.

De la vie facile qu'il avait menée jadis, des relations qu'il s'était créées dans sa jeunesse, il avait gardé dans la tenue co débraillé que l'on trouve de nos jours chez la plupart de jeunes gens de bonne famille.

A part cela, ses manières ne manquaient pas d'élégance, sa conversation n'était pas dépourvue d'esprit.

Il songeait à se marier, disait-on, mais on ajoutait qu'il cherchait moins une jeune fille à son goût qu'une femme riche, belle, et capable surtout de soutenir dignement son rang de maîtresse de maison.

Il ne manquait pas de mères qui lui avaient pour ainsi dire jeté leurs filles dans les bras, de jeunes veuves dont les regards avaient cherché les siens, mais jusqu'ici il ne s'était prononcé en faveur d'aucune d'elles.

Il avait même reçu ces avances avec un dédain marqué. Les seules femmes envers lesquelles il eût conservé les formes respectueuses que lui imposait l'éducation étaient celles qui n'avaient pas besoin de lui, ou qui n'avaient rien fait pour le séduire.

Parmi celles-là se trouvait Mme de Vorcelles.

Non seulement elle n'avait essayé pour son compte aucune tentative de ce genre, mais elle avait prudemment tenu sa fille à l'écart de l'espèce de concours dans lequel les autres s'étaient engagées.

Cent fois elle avait rencontré dans le monde M. d'Olligny ; elle le connaissait, le saluait, lui parlait, mais elle n'avait jamais rien tenté pour l'amener chez elle et avait même décliné l'honneur de le revoir, sous prétexte qu'elle n'avait plus de maison montée, et que son intérieur n'était pas digne d'un gentilhomme aussi répandu que lui.

Les affabilités que le comte avait témoignées à la mère, il les avait eues pour la fille. Dans les soirées et les bals, les occasions de rapprochement sont excessivement fréquentes.

Hélène avait répondu au comte sur le même ton, mais sans se départir de la froide réserve qu'elle gardait en pareil cas pour tous ceux avec qui le hasard la mettait en contact.

D'ailleurs elle n'éprouvait intérieurement aucune sympathie pour Raymond.

Ce fut peut-être cette réserve prudente de la mère, cette froideur uniforme de la fille qui piquèrent au vif l'amour-propre blasé de M. d'Olligny.

Il était tellement habitué aux avances, aux sourires, aux bouches en cœur qu'il lui parut extraordinaire que Mme de Vorcelles et Hélène agissent autrement que les autres.

Il s'en irrita d'abord, puis il se piqua au jeu et résolut d'amener les rebelles à composition. Ce fut lui qui se montra prévenant, poli, obséquieux même. Il semblait chercher un geste, un mot d'encouragement. Il n'obtint rien que le même enjouement chez la belle veuve, la même réserve chez la jeune fille.

Assurément Hélène n'était relativement pas riche ; Mlle de Vorcelles n'avait que soixante mille francs de rentes quand le comte en avait près de deux cent mille. D'ailleurs Hélène ne pouvait pas jouer en se mariant de la fortune de sa mère. La mort seule pouvait la lui donner. Or la veuve était jeune encore et se portait à merveille. Elle avait peut-être quarante ans à vivre.

Hélène ne possédait donc absolument que la part qui lui revenait de la succession de son père, part évaluée à 300,000 francs environ.

Ce n'était pas grand-chose : à peine une année et demie des revenus du comte d'Olligny.

Aussi cette pauvreté relative fut peut-être la seule chose qui l'empêcha de se prononcer.

Excepté la fortune, la jeune fille réunissait, en effet, tout ce qu'il souhaitait rencontrer chez une femme.

Hélène était de bonne famille, était belle, avait été élevée selon les traditions du grand monde. Elle était liée, par sa naissance et ses relations, avec les plus nobles familles ; c'était plus qu'il n'en fallait pour se créer en peu de temps un salon exceptionnel.

Seulement le comte aimait l'argent par-dessus toutes choses ; il s'abstint.

Certes, ni Helene ni sa mère ne soupçonnaient que M. d'Olligny avait jeté son dévolu sur elles. Son immense fortune leur était connue ; elles n'avaient jamais nourri le fol espoir d'une semblable alliance.

D'ailleurs, alors même que le comte aurait demandé la main de la jeune fille, le succès de sa démarche n'aurait pas été assuré. Mme de Vorcelles n'ignorait rien du passé agité de Raymond : les bruits fâcheux qui avaient couru sur l'origine de la belle veuve. Elle aurait peut-être demandé à réfléchir.

Elle y songeait si peu qu'elle avait laissé le comte à Dieppe, pour courir après cet inconnu qui lui avait sauvé la vie.

Elle était arrivée au Havre avec Hélène en toilette du matin, sans se donner le temps de passer une autre robe, et se mit en quête à l'instant.

A peine descendues de chemin de fer, elles se dirigèrent vers le port.

Sur la place de la Bourse, on leur indiqua le bassin où s'abritaient d'ordinaire tous les bateaux de plaisance.

Elles y coururent. Là elles s'informèrent si l'on connaissait un yacht nommé *Espérance*.

On leur répondit qu'en effet ce clipper était au Havre depuis quatre jours environ, mais qu'il avait quitté le bassin à la marée du matin. Pourtant on le croyait encore dans le port.

Hélène et sa mère continuèrent leur promenade, longeant les bassins et examinant avec un soin scrupuleux toutes les embarcations qui s'y trouvaient.

Arrivées sur le quai de la marine, près de l'endroit où stationnent les paquebots qui font le service de Paris au Havre, Helene aperçut un élégant bateau, gréé neuf, dont le pont fraîchement lavé luisait au soleil.

—Le voilà ! fit-elle en le montrant du doigt.

C'était, en effet, un clipper. Il était amarré derrière un remorqueur. Le mât, les drisses, les haubans étaient amenés, le beaupré était rentré.

A l'arrière était bien gravé le nom *Espérance*.

—Enfin ! s'écria Mme de Vorcelles, cette fois, il ne nous échappera pas. Quand je devrais faire faction sur le quai...

Elle monta sur le paquebot et demanda à parler au capitaine.

Savez-vous à qui est le bateau que je vois attaché au vôtre ? dit-elle rapidement.

—Non, madame, répondit le capitaine. J'ai l'ordre de le conduire à Argenteuil ; je suis même payé d'avance...

—Par qui ?

—Par un jeune homme blond, très distingué, très beau garçon...

—Mais comment se nomme-t-il ? demanda Mme de Vorcelles avec impatience.

—Ah ! je ne lui ai pas demandé.

—Mais, insista la mère d'Hélène, il est impossible que ce monsieur ne vous ait pas donné un nom quelconque. A qui devez-vous remettre ce bateau ?

—A M. Fournaire, constructeur à Argenteuil.

La mère et la fille se regardèrent consternées.

V

Hélène et sa mère demeurèrent en face l'une de l'autre sans mot dire, pendant quelques secondes, puis, tout à coup, elles partirent d'un grand éclat de rire.

En effet, la situation devenait comique. Elles arrivaient tou-